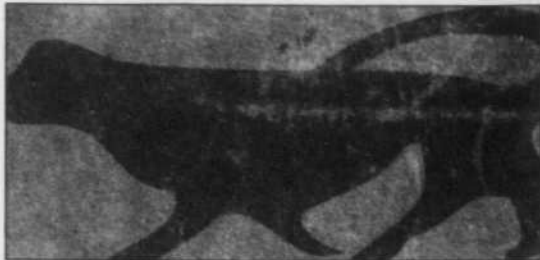


ROMAN
QUÉBÉCOIS

Le Tigre et le Loup
d'Emmanuelle Brault
Page F 3



EXPOSITION

La carrière
de Gilles Carle au Musée
de la civilisation
Page F 6

LE DEVOIR



LIVRES



Attribué à Claude François (dit frère Luc), *La France apportant la foi à la Nouvelle-France*, 1614-1685, huile sur toile, XVII^e siècle.

MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC

Les sauveurs d'âmes

Ils ont poussé l'engagement jusqu'à la mission, le zèle jusqu'au martyre. Non, ce ne sont pas les évangélistes américains ou les kamikazes islamistes actuels, mais les missionnaires catholiques français qui ont colonisé la Nouvelle-France, avec dans leurs rangs les Paul Le Jeune et Marie de l'Incarnation. Dans un volumineux ouvrage intitulé *Croire et faire croire*, l'historienne des religions Dominique Deslandres revient sur l'action des missionnaires français auprès des Amérindiens et propose une histoire comparée des missions françaises au XVII^e siècle, dans la France de l'intérieur et en Nouvelle-France.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

À quand une ethno-histoire des missionnaires? demandait Dominique Deslandres dans un article publié en 1995. Son livre, *Croire et faire croire*, qui vient de paraître chez Fayard, pourrait répondre à cette question.

La chercheuse, qui est aussi professeur d'histoire à l'Université de Montréal, se positionne dès le début de l'entrevue. Son livre n'est pas une entreprise de réhabilitation des missionnaires dans l'histoire du Québec, ni une apologie de la mission. À la lumière des travaux de deux écoles d'historiens opposées, l'une ayant, jusque dans les années 60, complètement évacué l'Amérindien de l'histoire et l'autre, notamment défendue par les anthropologues, ayant depuis plutôt occulté l'activité missionnaire, elle tente aujourd'hui de rétablir un certain équilibre entre les deux.

«Car la rencontre franco-amérindienne ne saurait se réduire à des tractations économiques, à des échanges de savoir-faire, où l'intérêt matériel expliquerait tout», souligne-t-elle en introduction.

L'une des particularités de *Croire et faire croire* est de replacer l'action missionnaire en Nouvelle-France dans le contexte des missions catholiques françaises, qui, jusque dans l'intérieur de la France, visaient à convertir et à éduquer, tant l'Amérindien que le paysan breton, le musulman que le protestant. Ce que l'auteur — qui a déjà signé de nombreux textes, notamment sur le rôle du diable dans les missions françaises et sur les femmes missionnaires en Nouvelle-France — a tenté de traquer, c'est comment les missionnaires s'y sont pris pour sauver les âmes et ainsi atteindre le salut.

Elle met notamment en lumière le fait qu'on est à une époque où l'on pressent une fin du monde possible et qu'il y a par conséquent urgence, pour les

missionnaires qui désirent gagner le ciel, de convertir le plus d'âmes possible. Or, dans les croyances catholiques de l'époque, le fait de mourir en martyr permettait d'éviter le purgatoire et d'atteindre directement le paradis après la mort, ce qui n'est pas sans séduire de nombreux appelés.

Ensuite, précise-t-elle, ces entreprises de conversion se situent, dans le temps, tout de suite après les guerres européennes de religion, dans un contexte précartésien où le mot d'ordre n'est pas encore «je pense donc je suis», mais plutôt «je suis donc je crois». Aux yeux des catholiques, toute croyance étrangère à la leur est «obscène». Les missionnaires, tout zélés qu'ils soient, n'ont donc aucune considération pour la culture autochtone telle qu'ils la rencontrent. Tout au plus notent-ils dans leurs lettres certaines particularités de ces païens qu'ils tentent de convertir: ici quelques plumes, là un tambour. Et s'ils s'avèrent des linguistes avertis et que c'est grâce à eux et à leurs travaux que l'on peut aujourd'hui accéder aux langues autochtones de l'époque, ce n'est que parce que cet apprentissage des langues autochtones représentait une étape indispensable de leur entreprise d'évangélisation.

En fait, en entrevue, Dominique Deslandres reconnaît que, somme toute, peu d'autochtones se sont effectivement convertis à la religion catholique, au sens où Rome, fort exigeante sur la question, l'entendait. Et la Nouvelle-France, à la période étudiée, n'a compté aucun autochtone devenu prêtre. Tout au plus certains natifs convertis, qu'on appelait les dogiques, pouvaient-ils remplacer les prêtres catholiques dans l'exécution de prières lorsque ceux-ci s'absentaient.

Il faut dire que cette évangélisation se déroulait dans un contexte où neuf Amérindiens sur dix mouraient des épidémies apportées par les Européens et que, du nombre restant, peu passaient les tests des évangélistes qui les auraient fait devenir de «vrais Français».

VOIR PAGE F 2 : ÂMES

Maurice Nadeau ou le lecteur en tête

Entretien avec le fondateur de La Quinzaine littéraire

FULVIO CACCIA

Avec la parution de plus de 600 nouveaux titres, même la «petite» rentrée littéraire d'hiver de Paris prend les allures d'un marathon permanent. Comment s'y retrouver dans ce feu d'artifice perpétuel? Qui sont les auteurs dont on parlera demain? Dans un monde littéraire, désenchanté, agité par des guerres intestines où se dévoilent les ambitions et les cynismes ambiants, Maurice Nadeau fait figure de dernier des Mohicans. À 91 ans bien sonnés, cet ancien compagnon de route du surréalisme promène toujours sa longue silhouette de dandy désabusé dans un paysage littéraire qu'il a lui-même contribué à façonner. Tous ceux qui ont compté sur la scène littéraire de la seconde moitié du XX^e siècle ont été de quelque ma-

nière en relation avec lui. Il a défendu tour à tour Michaux, Leiris, Queneau, Borges, Samuel Beckett, J.-M.G. Le Clézio, republié Sade, imposé Henry Miller, mais aussi David Rousset, Chalamov, Soljenitsyne, Walter Benjamin, Octavio Paz... Comme éditeur, il prend tous les risques et publie les premiers ouvrages d'inconnus qui deviendront célèbres: Roland Barthes, Edgar Morin, Arrabal, Georges Perec, Hector Bianciotti, René de Obaldia, Tahar Ben Jelloun, Michel Houellebecq... de quoi donner le tournis. Rien a priori ne prédisposait cet ex-instituteur, militant trotskiste de la première heure, à devenir un des acteurs majeurs de la scène littéraire de l'après-guerre. Son destin bascule le jour où Pascal Pia lui ouvre les portes de *Combat*, le légendaire quotidien de la résistance. Ses collègues sont Albert Camus, Roger Grenier, Henri Calet.

Très vite ses critiques font mouche. Comme ses ouvrages qui secouent le landerneau, dont sa célèbre *Histoire du surréalisme*.

En 1966, après moult péripéties, il fonde *La Quinzaine littéraire*, puis cinq ans plus tard sa propre maison d'édition. Quel est le secret de son flair? Et de son indépendance? Deux ouvrages récents lèvent le voile: *Maurice Nadeau, une vie en littérature*, conversation avec Jacques Sojcher, Editions Complexes, et *Serviteur! un itinéraire critique à travers les livres et auteurs depuis 1945*, chez Albin Michel. Entretien.

Fulvio Caccia. Dans l'un de vos ouvrages, *Le Roman français depuis la fin de la guerre*, vous définissez ce genre comme une «expérience, un savoir transmué en vision globale». Aujourd'hui,

peut-on toujours parler ainsi du roman?

Maurice Nadeau. C'était pour moi l'idéal du roman, que j'ai tenté de cerner dans cet ouvrage. Le roman est d'abord l'expression d'une intimité. Mais il faut qu'à travers cette intimité apparaissent des sentiments, des situations, des questionnements qui confrontent les personnages et les obligent à se révéler de la façon la plus personnelle qui soit.

Que penser de cette tendance qui privilégie justement l'intime, l'autofiction?

Je ne suis pas très au fait de cette tendance. Ce qui compte au fond, c'est que le lecteur puisse partager, co-écrire l'expérience que lui propose l'auteur. Il faut

VOIR PAGE F 2 : NADEAU

LIVRES

HISTOIRE DES SCIENCES

Les souvenirs des plantes

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il n'y a que le creux de l'hiver pour nous rendre profondément nostalgiques de l'été. Et alors que roses et marguerites sont si loin qu'elles semblent avoir été rêvées, *Le Voyage botanique* de Sandra Knapp, qui paraît chez Mengès, s'ouvre comme une fenêtre sur ces souvenirs.

L'auteur, elle-même scientifique, s'est appuyée sur la collection d'art botanique du Muséum d'histoire naturelle de Londres pour retracer dans une langue vivante l'histoire pleine de rebondissements d'une collection de ces plantes qui ornent nos parterres et nos champs.

Qui eût cru que l'histoire des fleurs et des plantes pouvait être aussi fascinante? Les récits que nous présente Sandra Knapp regorgent à la fois de données scientifiques et d'anecdotes sur la façon dont ces plantes ont été récoltées et cultivées de par le monde avant de faire leur entrée en Angleterre.

«L'Angleterre est le jardin de l'Europe, le jardin du monde», écrit l'écologiste Jean-Marie Pelt dans sa préface. A la Renaissance et au

coms des siècles qui l'ont suivie, les plantes y affluèrent de partout. Ce sont ces périples que retrace Sandra Knapp dans un livre foisonnant comme un jardin anglais.

Du nénuphar, par exemple, on apprendra que les Égyptiens le révéraient car les fleurs du lotus du Nil étaient associées à l'apparition de la lumière sur Terre. Cette fleur, pourtant, compte des espèces entièrement nocturnes, qu'on retrouve uniquement sous les Tropiques et qui se ferment une fois le matin venu. «Lorsque le ciel est voilé, écrit pourtant Sandra Knapp, les corolles restent ouvertes, ce qui permet de penser que l'intensité de la lumière contribue à se faire fermer les fleurs au matin.»

Du pavot, ce cœur saignant qui enflamme les parterres au début de l'été, l'auteur note qu'il est paradoxalement un symbole du souvenir dont on tire la drogue de l'oubli... La plupart des variétés horticoles du pavot ne contiennent cependant presque pas d'opium alors que «d'autres formes en regorgent». Cette concentration d'opium se retrouve dans le latex qui s'écoule à la coupe des tiges et des feuilles de la plante. Et certains attribuent son

nom à l'ancien celtique *papa*, qui désigne la bouillie de graines que l'on donnait aux enfants pour les calmer. En effet, l'usage du pavot remonte à la nuit des temps. Dans la mythologie grecque, nous apprend Sandra Knapp, Morphée, le dieu du sommeil, couronnait de pavots ceux qu'il souhaitait endormir.

Au sujet des marguerites, on se penche sur la façon qu'elles ont de disposer leurs fleurons selon une règle mathématique appelée «*suite de Fibonacci*», telle qu'énoncée par Leonardo Pisano. Quant aux chrysanthèmes, on apprend qu'ils sont détestés dans les pays nordiques, «où ils annoncent l'automne et les jours sombres», tandis qu'en Chine, ils «symbolisent la longévité et la résistance à l'adversité», et où la noblesse et la solitude de la fleur rappellent celles du philosophe Confucius. Enfin, on découvre la course effrénée de l'explorateur David Douglas, qui a donné son nom au sapin de Douglas, parti en mission en Amérique du Nord pour trouver des essences de conifères qui remplaceraient les arbres abattus pour construire les bateaux lors des guerres napoléoniennes. L'homme a traversé les pires périls pour trouver un spécimen de pin à sucre, arbre qui ne devait par ailleurs jamais trouver beaucoup d'amateurs en Grande-Bretagne, où il se cultivait mal.

L'ensemble est abondamment illustré de gravures tirées de la collection du Muséum d'histoire naturelle de Londres. L'amateur y comparera les espèces de passiflores ou de roses telles qu'elles ont été dessinées aux XVIII^e et XIX^e siècles. Une façon toute discrète de découvrir les secrets des plantes et d'apprendre une histoire qu'elles-mêmes, ces être tendres et muets, ne livrent jamais.

LE VOYAGE BOTANIQUE
Sandra Knapp
Mengès
Paris, 2003, 338 pages

NADEAU

«La valeur d'une œuvre réside dans l'écriture, la qualité de ce qui est dit et comment c'est dit»

SUITE DE LA PAGE F 1

qu'il la fasse sien au point de s'y sentir immergé comme un poisson dans l'eau. L'auteur a le choix: il peut heurter le lecteur, le provoquer, le séduire. Mais en tout état de cause, il se doit de le faire réagir. Les moyens, les procédés qu'il utilisera pour ce faire, constituent son écriture. C'est par son biais que se manifeste la singularité de son univers intérieur. S'il réussit à nous le faire partager, c'est gagné. Cela ne veut pas dire pour autant que le lecteur doit rester passif, bien au contraire. La lecture, cela demande un effort ou bien cela n'a aucun intérêt.

L'Histoire a souvent été le creuset, et pour cause, des grandes narrations. Dans une époque dépourvue de grands combats, la littérature qui en est issue n'en ressort-elle pas appauvrie?

Dans cette situation, le danger est de voir l'événement prendre le pas sur l'individu. Or, pour que la violence de l'Histoire devienne compréhensible, déchiffrable, il importe qu'elle soit filtrée par une conscience. C'est le travail de l'écrivain. Au lendemain de la guerre, j'ai publié *L'Univers concentrationnaire*, un livre de David Rousset. L'ouvrage n'a rien d'un roman, mais les procédés romanesques y sont magistralement mis en œuvre. Son but était de décrire un monde qui a sa propre loi, ses propres finalités. Mais voici que son témoignage déborde et plonge d'un coup le lecteur dans une réalité fantastique et sordide proche de l'univers d'un Kafka.

Aujourd'hui, alors que ces événements, du moins en Occident, se sont estompés, que reste-t-il?

Il reste le corps, le sexe, à en croire les préoccupations de certains auteurs contemporains. Remarquez qu'avant on évoquait l'âme ou Dieu.

Vous, qu'en pensez-vous?

J'observe. Je ne suis pas partie prenante. J'examine dans la mesure où il m'arrive d'écrire sur ce type de roman. La plupart du temps, cela me laisse froid. Le défi est toujours de trouver le point de contact. Avec le sexe, c'est relativement facile, mais ensuite on tombe dans les clichés. Heureusement il n'y a pas de cela; il y a beaucoup de variétés dans le roman de nos jours. Chacun cherche de son côté.

On entend souvent dire aujourd'hui que la direction littéraire brille par son absence dans les maisons d'édition. Quel est votre sentiment?
Je ne puis pas répondre à la place des autres. Moi,



FULVIO CACCIA

«La lecture, cela demande un effort ou bien cela n'a aucun intérêt», estime Maurice Nadeau, fondateur de *La Quinzaine littéraire*. Sur le mur de son bureau, une photo d'André Malraux.

quand j'ouvre un manuscrit, je me demande: est-ce qu'il y a quelqu'un derrière? Est-ce qu'il imite? Est-ce qu'il y a une écriture? Tout est là. S'il n'y en a pas, c'est peut-être très bien, mais cela ne m'intéresse pas. Il n'y a pas de critères d'appréciation.

Mais il y a des modes.

Sans aucun doute. Elles finissent par passer, comme celle qui concerne la surenchère sexuelle, bien différente, soit dit en passant, de la tonique provocatrice d'un Miller que je publiais durant les années 50.

Vous voyez-vous des tendances nouvelles se dessiner?

Là où il y a du nouveau, c'est toujours dans l'ordre de l'intime. Mais il est difficile à apprécier. Car sa perception dépend de chacun. La valeur d'une œuvre réside dans l'écriture, la qualité de ce qui est dit et comment c'est dit. Car la question, au fond, se résume à ceci: pourquoi lit-on? Si on le fait, c'est bien pour chercher quelque chose. L'écrivain fait de même et c'est là où la rencontre est possible.

ÂMES

Pour séduire les Amérindiens, les missionnaires devaient leur parler du paradis plutôt que de l'enfer

SUITE DE LA PAGE F 1

Il faut dire aussi que les Amérindiens manifestaient des réticences à confier leurs pupilles aux missionnaires. Dans une lettre écrite à son fils, Marie de l'Incarnation raconte que «[certaines de ses élèves ne sont au monastère] que des oiseaux passagers, et n'y demeurent que jusqu'à ce qu'elles soient tristes, ce que l'humour sauvage ne peut souffrir: dès qu'elles sont tristes les parents retirent de crainte qu'elles ne meurent». Pour séduire les Amérindiens, car il s'agissait là d'une entreprise de séduction, les missionnaires devaient donc parler aux Amérindiens du paradis plutôt que de l'enfer. Et bien des conversions n'ont eu lieu que lorsque les Amérindiens étaient à l'agonie et que, faisant le pari de Pascal, ils choisissaient le chemin du bon Dieu.

En fait, selon le jésuite Paul Le Jeune, qui l'a affirmé dans ses *Relations* de 1634, tous en Nouvelle-France s'entendent pour dire que «les sauvages ont plus d'esprit que nos paysans ordinaires». Et si l'on conclut à un échec des entreprises missionnaires de conversion, soutient l'historienne, on conclut du même souffle à une victoire de la résistance autochtone.

Par ailleurs, souligne-t-elle, tout aveuglé de leur foi et tout leaders de la colonisation qu'ils aient été, les missionnaires français n'ont jamais pris les armes contre les Amérindiens. Cette constatation s'explique aisément d'un point de vue historique, mentionne-t-elle, puisque les Amérindiens nourrissaient le commerce des fourrures nécessaire aux Français et qu'ils étaient, de ce fait, des alliés indispensables à leur survie en Amérique.

CROIRE ET FAIRE CROIRE
Dominique Deslandres
Fayard
Paris, 2004, 640 pages

Librairie Renaud-Bray
VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
21 au 27 janvier 2004

1	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	- Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.	24
2	Psychologie	GUÉRIR		SERVIN SCHREIBER	Robert Laffont	41
3	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	(34 ^e)	J. K. ROWLING	Gallimard	9
4	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange		A. COUSTURE	Libre Expression	12
5	Biograph. Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE		R. DALLAIRE	Libre Expression	14
6	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE?		J. SPENCER	Michel Lafon	164
7	Dictionnaire	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS PARLÉ		C. CHOUINARD	La Presse	3
8	B.D.	TINTIN ET L'ALPH-A RT		HERGÉ	Casterman	3
9	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT		E. TOLLE	Ariane	172
10	Essais	MAL DE TERRE		H. REEVES	Seuil	39
11	Roman	IMPÉRATRICE	- Rencontre d'auteur 1 ^{er} février, succ. Champigny	S. SHAN	Albin Michel	18
12	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ		P. MORENCY	Transcontinental	64
13	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION		P. MCGRAW	Simon & Shuster	19
14	Essais Qc	LA ROUTE DES HELLS		SHER / MARSDEN	L'Homme	14
15	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES. BOURREAU DE SOI-MÊME		G. CORNEAU	L'Homme	20
16	Biograph. Qc	SALUT LES AMOUREUX, t. 2		DUROCHER/FORTIN	Stanké	2
17	Polar	SHUTTER ISLAND		D. LEHANE	Rivages	20
18	B.D.	LES SARCOPHAGES DU 6 ^e CONTINENT		Y. SENTE	Blake & Mortimer	8
19	Roman	GLOBALIA		J.-C. RUFIN	Gallimard	1
20	Essais Qc	CHRONIQUES DU DIMANCHE		S. LAPORTE	La Presse	10
21	Psychologie	TOUT CE QUE VOUS NE DEVRIEZ JAMAIS SAVOIR SUR LA SEXUALITÉ DE VOS ENFANTS		M. RUFO	Anne Carrière	10
22	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI!		T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	158
23	Culture humaine	CÉLIBATAIRE AUJOURD'HUI		O. LAMOURÈRE	L'Homme	3
24	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE		COLLECTIF	Marabout	54

VENEZ RENCONTRER
Shan Sa
Le dimanche 1^{er} février de 15 h à 16 h
Succursale Champlain
4380, rue St-Denis
(514) 844-2587

25	Roman Qc	POUR DE VRAI		F. AVARD	Libre Expression	17
26	Roman Qc	LE CAHIER NOIR		M. TREMBLAY	Lemac	14
27	Roman	LORD JOHN, UNE AFFAIRE PRIVÉE		D. GABALDON	Libre Expression	1
28	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE		A. SEBOLD	Nil	22
29	Roman	LES ÂMES GRISSES		P. CLAUDEL	Stock	16
30	Nutrition Qc	NOURRIR SON CERVEAU		L. THIBAUT	L'Homme	17
31	Science-fiction	LE SANG ET L'OR		A. RICE	Plan	2
32	B.D.	ASTERIX ET LA RENTRÉE GAULOISE		UDERZO/GOSCINNY	Albert René	22
33	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition		L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	231
34	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1		A. BRASHARES	Gallimard	83
35	Jeunesse	LES EXPÉRIENCES DES DÉBOUILLARDS		COLLECTIF	Bayard	14
36	Roman Qc	LIFE OF PI	- Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada	67
37	Guides Qc	GUIDE DE SURVIE DES EUROPÉENS À MONTRÉAL		H. MANSION	Agence Semdiply	12
38	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2004		COLLECTIF	Jobboom	2
39	Biographie	JFK, LE DERNIER TÉMOIN		ESTES / REYMOND	Flammarion	12
40	Psychologie	ARRÊTEZ DE VOUS FAIRE DU SOUCI...		R. LADOUCEUR	Odile Jacob	15
41	Polar	MYSTIC RIVER		D. LEHANE	Rivages	96
42	Biographie	VARIATIONS SAUVAGES		H. GRIMAUD	Robert Laffont	12
43	Psychologie	GRANDIR, AIMER, PERDRE ET GRANDIR		J. MONBOURQUETTE	Nevalis	515
44	B.D.	GARFIELD, t. 37 - C'est la fête!		J. DAVIS	Dargaud	7
45	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS		G.-H. GERMAIN	Libre Expression	15

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaborée par Michèle Corbeil et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire
un espace pour les mots

Le mercredi 11 février à 19h30
J'entends la rumeur des oiseaux

La chanteuse et accordéoniste Lou Babin, le pianiste Pierre St-Jak et l'accordéoniste Caroline Meunier mettent en musique et en chansons la poésie de Michel X. Côté

Jean Dalmain
Lou Babin
Stanley Pfan
Françoise Faucher
Marcel Pomerle
Robert Lalonde
Geneviève Letarte

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

FÉLICITATIONS
à Hans-Jürgen GREIF
lauréat du PRIX LITTÉRAIRE DU SALON INTERNATIONAL DU LIVRE DE QUÉBEC
CATÉGORIE ADULTE
pour son roman **ORFEO**

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

Librairie Gallimard
La librairie Gallimard cherche **LIBRAIRE À TEMPS PLEIN (h/f)**
Bonne expérience exigée. Connaissances approfondies en littérature et sciences humaines, dynamisme, créativité et esprit d'équipe sont les qualités recherchées.
Envoyer CV et lettre de motivation avant le 10 février 2004 à :
Librairie Gallimard
3700, boul. Saint-Laurent
Montréal H2X 2V4
Att : Claire Champagne
ou par courriel :
clairechampagne@gallimardmontreal.com

Comprendre l'acte terroriste
Sous la direction de Dianne Casoni et Louis Brunet
160 pages, 25\$

Des sociologues, politologues, psychologues, criminologues, philosophes et historiens présentent ici différents aspects de l'action terroriste.

www.puq.ca
Téléphone : (418) 657-4399 • Télécopieur : (418) 657-2096
Presses de l'Université du Québec
Les grands diffuseurs de la connaissance

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

La douleur des autres



Suzanne Giguère

« **Q**ue deviendrait l'art, en tant qu'écriture de l'Histoire, s'il se débarrassait du souvenir de la souffrance accumulée? » Cette interrogation d'un des plus grands penseurs du XX^e siècle, Theodor W. Adorno, hante le premier roman d'Emmanuelle Brault. Le philosophe allemand affirmait qu'avec Auschwitz et Birkenau, l'humanité avait fait un « saut dans la barbarie » et que par conséquent les hommes étaient mis en demeure de repenser l'avenir à la lumière de cette catastrophe. Il insistait sur le devoir d'adopter une nouvelle posture éthique.

La nécessité de voir ce qui nous lie à la souffrance des êtres dans des zones de guerre lointaines, l'interaction qui s'opère entre l'actualité, les obligations de la conscience et la littérature, voici résumé en quelques mots le projet ambitieux du roman *Le Tigre et le Loup*. Effet du hasard ou pas, les préoccupations de l'auteur dans la jeune quarantaine rejoignent celles de l'Américaine Susan Sontag, dont le dernier ouvrage, *Devant la douleur des autres* (C. Bourgois), était commenté tout récemment dans les pages de ce cahier *Livres*.

La souffrance des autres est inséparable de la nôtre. Cette pensée est au centre de ce premier roman énigmatique et profondément imprégné de symbolisme, qui a pour toile de fond l'autogénocide d'un pays imaginaire qui ressemble étrangement au Cambodge.

D'entrée de jeu, il faut souligner que, malgré une écriture maîtrisée et un sens narratif indéniable, Emmanuelle Brault n'a pas choisi la voie la plus facile: celle du paranormal. Les perceptions extrasensorielles de son héroïne, les citations du Tao-tô-King, le *Livre du taoïsme*, le recours à la métaphore animalière (*Tigre et Loup*) pour désigner les deux personnages principaux, leurs voix alternées, rendent la lecture complexe. Il nous faut avancer à tâtons dans une forêt de signes et

de symboles. De prime abord, *Le Tigre et le Loup* apparaît impénétrable, insaisissable. Puis il finit par avoir un parfum de conte lointain. Un conte philosophique que la romancière déroule comme un rituel méticuleux, sur un rythme d'une élégance sombre et belle.

Au-delà du réel

« Je passe tout mon temps en silence à réfléchir. J'imagine alors des lieux, des gens, des moments, hors du commun. » Anticonformiste, idéaliste, rebelle, Michelle cultive depuis l'enfance son jardin intérieur en marge de la réalité. Elle est entraînée dans une histoire abracadabrante, à la hauteur de son imagination fertile, lorsqu'elle rencontre dans un parc un jeune Cambodgien, Khaï, qui se débat avec « la douleur irréparable de la guerre ». Celui-ci reconnaît en la jeune femme l'incarnation du Loup (symbole du Nord). Il l'introduit dans un réseau secret d'Asiatiques qui tentent de sauver leur Terre Vénérée détruite par la guerre. Pour cela, le Loup doit rejoindre le Tigre (symbole du Sud) et s'unir à lui.

S'amorcent les premières énigmes qui trouveront

leur aboutissement à la fin du roman. Michelle reçoit d'un vieux maître, Pei, l'enseignement nécessaire à son rôle de Loup. Elle part en Asie, subit une série d'épreuves initiatiques, physiques et psychologiques. Tribulations, obstacles, prophéties maudites, rebondissements de toutes sortes s'enchaînent. Nous sommes en plein récit d'aventures. Il n'y a peut-être pas de poursuite sur les cimes d'une forêt de bambous comme dans le film *Tigre et dragon* d'Ang Lee, mais l'héroïne, douée de facultés télékinésiques, fait pivoter l'arme dans la main d'une ennemie, s'en empare et la met en jeu.

Au cours de ses pérégrinations en terre orientale, le Loup rencontre un tigre sauvage, un vrai, qui devient son ami, son confident. La romancière déroute de nouveau le lecteur et le plonge dans une fable. Pyjama — c'est son nom — et le Loup s'amuse ensemble, se chamaillent. « Et la réalité s'en est allée », note discrètement la fabuliste.

Khaï, le Tigre, celui de la prophétie, entre en scène. Le Loup est séduit. Leur alliance est consommée. La reconstruction du pays peut commencer. Vous refermez *Le Tigre et le Loup* étourdi par les nombreux « sentiers qui bifurquent » de ce roman. Vous venez de lire l'histoire d'une femme engagée dans une aventure à la fois morale et politique. « Nous sommes tous liés, nous formons une chaîne humaine au-delà de l'espace et du temps, et en ce sens, nous sommes tous responsables (de la douleur des autres). Tenus de demander pardon et de réparer, c'est-à-dire de nous réconcilier et de reconstruire ce qui aura été détruit. Tel devrait être notre engagement, celui de l'humanité. »

L'art rend visible

L'éditeur attire notre attention sur le fait que *Le Tigre et le Loup* est un roman qui ne ressemble à

rien de ce qui se publie actuellement dans la littérature québécoise. Roman atypique donc. Emmanuelle Brault s'ingénie à tisser plusieurs réseaux de sens et à recréer des mondes mystérieux, imprévisibles, insondables. Comme si elle désirait ragailardir nos imaginations paresseuses, quitte à perdre en route les lecteurs pressés ou peu attirés par les phénomènes paranormaux.

En revanche, ceux qui consentiront à lire ce roman jusqu'au bout risquent de découvrir derrière ses reflets fantastiques un monde réel qui apparaît dans toute sa clarté, peuplé d'êtres intenses tourmentés par leurs passés respectifs, en quête d'une paix intérieure que la guerre leur a ravie. Lorsque le symbolisme des mots tombe, apparaissent des réflexions graves sur la compassion, l'engagement, la trahison et la honte. Le glissement du réel vers l'irréel passe par un humour légèrement perceptible, un érotisme tendre, celui « des souffles et des frottements » et quelques perles comme « la vie est infinie, et le rêveur heureux ».

Au milieu du roman, le Loup écrit et dessine dans son cahier d'écolier, dans un style qui rappelle « très humblement celui de Klee ». Le peintre qui a emmagasiné tant de sensations dans ses tableaux soutenait que « l'art ne reproduit pas le visible, il rend visible ». Dès lors, l'essentiel n'est-il pas de laisser notre imagination rejoindre celle de la romancière qui, malgré les multiples enchevêtrements de son récit, réussit à garder souplesse et équilibre? Et de nous abandonner comme le Loup à la réflexion, son activité préférée?

LE TIGRE ET LE LOUP

Emmanuelle Brault
Boréal
Montréal, 2004, 256 pages

CHRONIQUES

L'horreur du n'importe quoi

Jean-Pierre Issenhuth appartient à une espèce rare: c'est un lecteur qui va où il veut et qui dit ce qu'il pense sans détour

MICHEL BIRON

Jean-Pierre Issenhuth s'est fait beaucoup d'ennemis dans le milieu des poètes et des éditeurs de poésie au Québec lorsqu'il écrivait dans *Le Devoir*, au début des années 90. Il était capable de ridiculiser un recueil de poésie, et plusieurs l'ont même accusé d'y trouver un malin plaisir tant il pouvait mettre du style dans certains de ses textes les plus féroces. Ses victimes n'iront sans doute pas lire *Le Petit Banc de bois*, recueil de ses chroniques, appelées « lectures libres », publiées entre 1985 et 1999. C'est infiniment dommage car, oui, il s'agit bel et bien de lectures libres comme il y en a très peu aujourd'hui.

Jean-Pierre Issenhuth appartient à une espèce rare: c'est un lecteur qui va où il veut et qui dit ce qu'il pense sans détour. Il aime la poésie et en parle avec une précision admirable. Ne pas se payer de mots semble être sa devise: il a horreur du n'importe quoi. L'époque actuelle, se dit-on, doit le faire cruellement souffrir. Mais la poésie, tout comme la critique d'ailleurs, ne doit pas forcément être actuelle pour être bonne. C'est même

probablement le contraire qui est vrai, comme le démontrent ses chroniques qui tirent une partie de leur saveur du recul qu'elles s'accordent.

Ce qui frappe d'abord, dans *Le Petit Banc de bois*, c'est moins le nombre élevé de grands et de petits poètes qu'Issenhuth fréquente régulièrement que sa manière toute personnelle de passer de l'un à l'autre. Sa vision est si singulière qu'elle lui permet d'embrancher aisément le disparate. Cela donne des phrases comme celle-ci: « On peut être efficace en s'insinuant comme Cavafy, en parlant simplement comme Saba, en appuyant comme Ungaretti, en modulant comme Mandelstam, en débordant comme Claudel, en condensant comme Char, en chuchotant comme Verlaine et même en ronronnant comme Tennyson. » Reprenez les noms un par un: il y a un Grec, deux Italiens, un Russe, trois Français et un Anglais. Ailleurs, il sera question de poètes polonais, allemands, espagnols, américains, suédois, etc. Et, bien sûr, de nombreux poètes québécois contemporains. A quelle école, dans quelle université enseigne-t-on autant de poètes venus d'autant de lieux différents? Nulle part, évidem-

ment. Et n'allez pas croire que ces noms sont jetés au visage du lecteur dans le seul but d'impressionner ou de faire étalage d'une culture cosmopolite. S'il en parle, c'est qu'il les a lus et ne cesse de les relire. Ils font partie de sa mémoire — on oserait même dire de son être.

La poésie qu'aime Issenhuth est celle qui évoque le monde concret. Sentir, voir, écouter: c'est aux sens les plus élémentaires qu'il demande de créer un rythme, une atmosphère, un univers qui soit unique, fondé sur l'expérience la plus simple et la plus fragile. Dès que la poésie se donne des airs supérieurs et se met à prêcher des idées, à concocter de la doctrine, le critique voit rouge. Il attend du poète qu'il ne mette pas sa poésie au-dessus des choses. « Tel arbre vivait ici avant que j'y sois; il y vivra encore quand je n'y serai plus. La poésie m'intéresse quand elle laisse croire qu'elle porte plus d'intérêt à cet arbre qu'à elle-même. »

Une exigence

On apprend plus sur la poésie en lisant ces chroniques de Jean-Pierre Issenhuth que dans les meilleurs traités de poésie.

Il faudrait donner à chaque étudiant en lettres le paragraphe où il compare deux versions d'un poème de Robert Melançon: en quelques lignes d'une exactitude parfaite, on voit tout à coup le poème dans sa beauté la plus sobre. Il n'y a pas un mot de trop dans le commentaire, il n'y a pas non plus une seule idée vague. Une telle clarté et une telle intelligence ne relèvent pas du hasard: le critique travaille ses textes, lit et relit les poèmes et n'accepte d'en parler que lorsqu'il trouve enfin les mots justes. Combien de fois revient-il à la charge avant d'en arriver là? On ne le sait pas. Il lui arrive de n'être pas satisfait du résultat et de laisser tomber un commentaire qu'il juge approximatif. Sur Gilles Cyr, il écrit: « Il y a dix ans que je remets au lendemain un article sur Sol inapparent. Commencé souvent, de trente-six façons, il n'a jamais dépassé deux pages. » Il y revient cette fois, et c'est bon: « Risque d'insuffisance inhérent au laconisme, risque de matraquage par densité. La mesure des risques courus indique qu'on est dans l'art. » Pour qui a lu les poèmes de Gilles Cyr, on ne saurait être plus clair.

Est-il toujours aussi juste? Il

lui arrive de se laisser emporter aussi bien par sa mauvaise humeur que par son enthousiasme. Il est particulièrement sévère à l'endroit de Normand de Bellefeuille et Denise Desautels. À l'inverse, il est dithyrambique dès qu'il est question de Rina Lasnier (à qui il emprunte son titre).

Un guide fiable

Mais la plupart du temps, c'est un guide fiable, capable de repérer les bons vers dans un recueil médiocre. Devant chaque recueil, il a la même attitude: il attend beaucoup de chaque poème, et sa déception, que celle-ci s'exprime avec humour ou dépit, n'a jamais pour ressort le mépris, contrairement à ce qu'on a pu écrire à son propos. Elle vient d'une exigence qui est aussi une sorte de respect pour le poème et la poésie en général. A vrai dire, elle est surtout le fait de sa propre vision de la poésie. Jean-Pierre Issenhuth n'est pas un critique comme les autres: il est lui-même poète et entretient avec la poésie un rapport de nécessité. C'est ce qui lui permet de découvrir des voix, comme celle de Jean-Marc Fréchette, qui ne sont pas au goût du jour.

Où d'aller vers des poètes que la critique moderne a jugés naïfs, comme Verlaine ou Nelligan. Ou encore de se porter à la défense du verbe « être », de Maître Eckhart, de la nature, du très urbain restaurant Lafleur du Centre-Sud (« Il n'y a pas d'endroit plus éprouvant pour les vers »). Il n'y a aucun parti pris chez Issenhuth: il entre dans le poème le plus naturellement du monde. Il y va tous les jours comme on va chercher son pain.

La poésie n'est pas un monde satellite, décoratif ou réservé à quelques illuminés et bon pour les colloques. Elle est la vie même. Assis sur son « petit banc de bois », le critique passionné qu'est Jean-Pierre Issenhuth suit ce que Philippe Jaccottet appelle « la voie d'en bas ». Il n'attend rien de particulier, sinon quelques mots qui sonnent juste: « Le fait qu'on ne peut dire n'importe quoi est chose à mes yeux très mystérieuse et très reconfortante. »

LE PETIT BANC DE BOIS

(LECTURES LIBRES, 1985-1999)

Jean-Pierre Issenhuth
Traité d'union
Montréal, 2003, 442 pages

Félicitations à nos auteures



Anique Poitras

Lauréate du Prix d'excellence des arts et de la culture - prix littéraire catégorie jeunesse pour son roman *La Chute du corbeau*



Martine Latulippe

Finaliste pour son roman *Julie et le serment de la Corriveau*

17^e Gala des Prix d'excellence

Ces prix soulignent l'excellence des artistes et artisans de la culture des régions de Québec et de Chaudière-Appalaches.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

PUL-IQRC



LA CINQUIÈME
INFLUENCE
OU
LA DIALECTIQUE DU PLAISIR

MICHEL CABANAC

Michel Cabanac a consacré sa recherche à l'étude des mécanismes comportementaux au service de la physiologie humaine. Dans cette démarche, il a découvert l'importance universelle du plaisir comme moteur des comportements utiles. Le plaisir est au centre de la vie. Comme ces observations ont une importance fondamentale pour la compréhension des motivations de l'homme, le but principal de ce livre est de faire partager au lecteur les bases scientifiques et les conclusions qui ont conduit l'auteur à considérer le plaisir comme la cinquième force de l'univers. En effet, le plaisir optimise non seulement les comportements à visées biologiques, mais aussi toutes nos prises de décision et notre fonctionnement mental. De ces bases scientifiques, l'auteur tire finalement les conclusions qui s'imposent pour la conduite de la vie morale.

2-7637-7995-6 • 312 pages • 30 \$



Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Telec. (418) 656-3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

Les grandes figures

XYZ éditeur



Un très grand explorateur: de 1881 à 1905, il cartographia le territoire du Nouveau-Québec. Il fut aussi celui qui prit possession de l'Archipel Arctique au nom du Canada.



Camille
Laverdière
Albert
Peter Low

Le découvreur
du Nouveau-Québec

récit biographique
160 p. • 16 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

Entre chair et vapeurs, les élus d'Andrei Makine

GUYLAINE MASSOUTRE

Blanc. L'univers d'Andrei Makine est résolument blanc, brumeux, fantomatique, vaporeux, glacé. D'un livre à l'autre, la même étendue d'eaux mortes contamine les pages; ici, la mer Blanche, là un collier de lacs, et toujours, des femmes transparentes et des soldats perdus se croisent sans se voir. Folie de l'histoire, histoires d'amour, l'âme russe perdure et s'expose.

Dans *La femme qui attendait*, le meilleur de l'écrivain russe francophile nous revient. Avec la subtilité qu'on lui connaît, il peint une femme de 47 ans qu'on dit demeurée fidèle à un soldat. Ce soi-disant fiancé, absent depuis trente années, n'a jamais été porté disparu. La rumeur enveloppe la femme, qui se satisfait de cette distance. Chacun se dispense de la connaître, sauf peut-être quelques vieillards isolés, qu'elle paraît fréquenter.

Makine connaît bien la mentalité, le folklore, les pensées et le quotidien des êtres qu'il décrit, dans ces années 70. Il revient vers eux en imagination, dans le va-et-vient, chaud d'ambiance, des souvenirs flottants et des distances nostalgiques. L'incertitude se fait complice du narrateur qui, fixé sur l'attente, devient lui-même une seconde figure de veilleur. Tout revit à l'imparfait, et l'impressionnisme monochrome affine ses touches verbales jusqu'à atteindre une obsédante perfection.

Loin de la dissidence

Le roman se situe à Mirnoïé, à l'écart d'Arkhangelsk, la ville principale, déjà sise à plus de mille cent kilomètres au nord-est de Moscou. Fin septembre, la glace prend. Les eaux et la terre forment alors une

seule surface miroitante, où se déplacer, glisser et disparaître ne sont qu'un même geste, promis à s'engloutir dans la nature irrépressible.

Celui qui perce les mystères de Vera, la villageoise désignée dans le titre, n'a que 26 ans. Intellectuel sûr de lui, raffiné et éduqué dans la très occidentale Leningrad, il tombe sous l'empire d'une vraie fascination pour Vera, qui entraîne le lecteur dans un univers où le réel et le fantasme s'interpénètrent sournoisement.

Le verdict du livre tombe: le vernis du savoir n'est que fatuité devant les mystères d'une vie accordée au règne de la nature sauvage. Que se passe-t-il donc de si bouleversant, sous ces latitudes rudes, au dernier rivage hanté par quelques humains?

La simplicité de Makine se construit dans la lenteur et le dépouillement. Tout paraît net et joué d'avance. Plusieurs figures contrastées se détachent en s'opposant. Or le tour de magie littéraire se produit dans ce clair-obscur. Le narrateur passe, sans qu'on s'en aperçoive, derrière le miroir: il précipite une histoire dont il pensait n'avoir qu'à la prendre en note. L'art du romancier est là, dans ce regard qui biaise et glisse entre son désir de réalité et la puissance de son rêve.

Intensités croissantes

Comme dans un conte d'hiver, la géographie n'est pas le moindre acteur. Sont-ils si stagnants, ces êtres bourrus et grossiers du Nord russe, à peine sortis de l'âge de pierre, ou n'est-ce pas le froid qui assiege leurs habitations et leurs mœurs, jusqu'à sceller leur cœur? Inversement, les coups de sonde de la psychologie savante peuvent-ils rendre

les perspectives vertigineuses, entrevues dans la joie des tourbillons blancs?

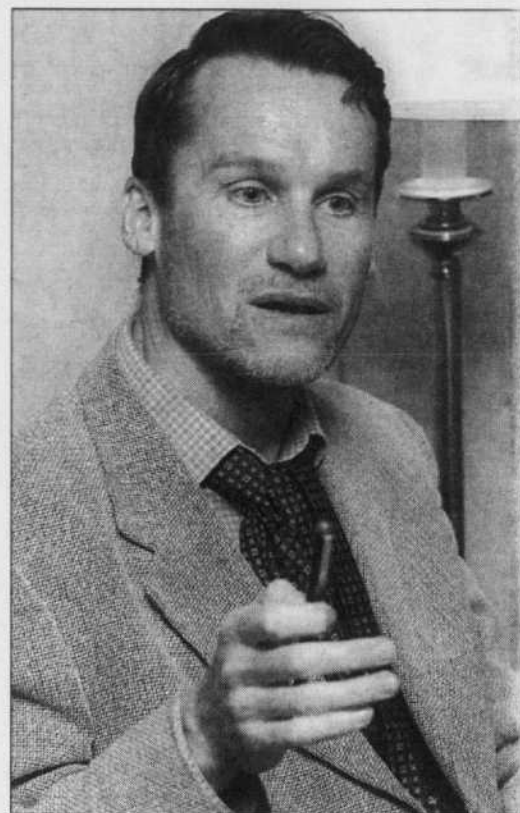
La Russie de Makine, né en Sibérie, est une alchimie, une peinture classique teintée de folie. Sur un fond magique, voir les forces humaines s'y déployer, ravageuses et stériles, ou braves et solidaires, ouvre d'un coup nos connaissances, insuffisantes, sur ces régions lointaines. Que faut-il de plus à l'onirisme, sinon le dépaysement, dans ces terres impossibles d'accès?

À l'image des latitudes qui, de la Sibérie au Québec, affichent une singulière proximité de paysages, il faut en suivre attentivement les variations, y voir grouiller la vie. Imaginez le corps véritable d'une femme frêle, enveloppée dans une capote militaire râpée. Ressentez le vent qui plie sa silhouette courbe jusqu'à l'entrée de son isba, tapissée par les bourrasques de flocons. Transportez, avec le narrateur, une morte si décharnée qu'on dirait une gerbe de branches à fagoter. Entrez dans une minuscule isba cigogne, agencée de manière primitive pour repousser l'hiver. Alors, vous tirerez le meilleur parti de ce roman, dont la vertu réside, une nouvelle fois, dans le détail vu juste.

Le secret de l'écriture est tout proche. On dit que c'est aimer. Qu'il y faut une foi. En vous abandonnant aux portraits étranges, à l'accroissement des perceptions fines, vous lirez, du moins vous le croirez, que la folie ne se donne pas à qui ne mérite pas d'en suivre la pente douce.

LA FEMME QUI ATTENDAIT

Andrei Makine
Le Seuil
Paris, 2004, 214 pages



Andrei Makine

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

LITTÉRATURE ALGÉRIENNE

L'Algérie: histoire, mythes et légendes

NAÏM KATTAN

Le premier roman du jeune écrivain algérien Salim Bachi, *Le Chien d'Ulysse*, m'a frappé par l'élégance de l'écriture et la maturité du propos. *La Kahéna*, son deuxième roman, est bien plus ambitieux. La langue de Bachi est riche même si, parfois, elle semble chargée. L'auteur entreprend dans ce roman de faire le portrait d'une Algérie meurtrie par la colonisation et aussi par le règne de ceux qui ont lutté et obtenu son indépendance.

Son personnage principal, Louis Bergagna, d'origine maltaise, est un colon français qui est

devenu le maître de Cyrtha, où il a construit un palais dont l'architecture occidentale épouse celle de l'Orient arabe. Il lui a donné le nom de la Kahéna, celui de la femme légendaire, juive et berbère, qui a combattu les conquérants arabes.

Bergagna a tenté de concilier les contraires, d'établir une harmonie entre les adversaires. Homme riche, puissant, devenu maire de la ville, il est à la fois colon français et ami des nationalistes arabes. Il épouse, en grande pompe, une Parisienne qui lui donne une fille et qui se tient ensuite à l'écart, et du domaine et de son époux. Sa maîtresse arabe

donne, elle aussi, naissance à une fille qu'il reconnaît.

L'auteur fait état de diverses explorations, d'alliances inattendues, de croisements. Son héros part au Brésil, en Amazonie, et revient avec deux bagnards français qu'il a aidés à échapper à leurs geôliers. Ceux-ci le servent avec dévouement mais l'un d'eux finit par l'assassiner.

De sanglants soubresauts traversent cette terre, de la colonisation jusqu'à l'indépendance, et qui culminent aux émeutes de 1988, quand des Algériens affrontent d'autres Algériens. Ce pays aux multiples composantes, qui, au cours de son histoire, fut voué

au métissage, à l'échange et à l'intégration des différences, ne parvient jamais à surmonter ses contradictions. La douceur d'une possible harmonie cède périodiquement la place à de sanglants affrontements.

Bachi cherche à laisser s'exprimer des voix multiples. La narratrice est la maîtresse d'un fils arabe du protagoniste qui découvre des carnets laissés par son père. Ces voix s'opposent, empêchant ainsi le métissage de s'accomplir. On a parfois l'impression que les propos de l'auteur ne sont pas à la hauteur de son ambition. Ainsi, le récit de l'expédition amazone semble surajouté. Le roman conserve toutefois sa vigueur et son immense dispersion est à l'image d'un pays qui se cherche, qui ne s'est pas encore trouvé.

Bensoussan

Je voudrais par ailleurs signaler le dernier ouvrage d'Albert Bensoussan, *Aljezar*. Auteur de plusieurs récits, grand traducteur de romanciers latino-américains, notamment de Mario Vargas Llosa, Bensoussan, juif algérien, a suivi ses parents dans leur exode en France. Il aime Alger, sa ville natale, évoque avec nostalgie une enfance riche de sa découverte de cette ville aux multiples facettes.

Dans ce récit, l'auteur raconte des souvenirs hauts en couleur. Une vie juive évoluait en symbiose et parfois en parallèle avec celle des musulmans. Aujourd'hui, il accepte son identité éclatée. Son humour fait souvent oublier les contrariétés dont il fut le sujet, et les petites humiliations et les violences qu'il a subies ne réussissent pas à éliminer totalement la douceur d'Alger, une ville que la nostalgie rend quasi mythique.

LA KAHÉNA

Salim Bachi
Gallimard
Montréal, 2003, 309 pages

ALDJEZAR

Albert Bensoussan
Editions Al Manar
Paris, 2003, 118 pages

Dans les ténèbres de Volodine

DAVID CANTIN

Après la consécration récente de *Dondog* (Seuil, 2002) ou même *Des anges mineurs* (Seuil, 1999), on se demandait si Dénœl allait finalement remettre en circulation les premiers romans d'Antoine Volodine. Au milieu des années 1980, c'est Elizabeth Gille, directrice à l'époque, qui accueillait cet écrivain authentique dans la célèbre collection de science-fiction. En 1986, Volodine recevait même le Grand Prix de la science-fiction française pour *Rituel du mépris*. Aujourd'hui, l'éditeur parisien regroupe pour la première fois, en un volume, les quatre livres qui donneront naissance au post-exotisme. Une pure merveille.

Quelque part au milieu de la *Biographie comparée de Jorian Murgrave*, un personnage résume assez bien le destin marginal et pessimiste à l'œuvre chez Volodine: beaucoup trop souvent nous évoluons dans un univers qui nous échappe. Nous traînons à contre-pied dans ce bas monde, à contrecœur, et tout cela pour prolonger un peu notre souffle, pour gagner un peu de vie incompréhensible. Souvent, je crois que nous sommes les héros d'un fatras inutile. C'est dans un monde assez glauque, d'une violence inouïe, qu'on découvre les histoires troublantes que met en scène l'auteur français. La lumière se fait rare dans ces quartiers clandestins ou au fond des cellules de détention. Chaque fois, c'est un peu le même scénario. Un homme doit se débattre avec ses souvenirs afin de comprendre un peu mieux l'énigme cruelle de sa réalité. De plus, Volodine invente des genres inédits tels que la shagga ou le narrat afin de raconter, avec beaucoup de ruse, le désespoir existentiel qui frappe la plupart de ses héros maudits.

D'une fiction à l'autre, on entre en contact avec des individus en lutte avec un système où la torture, la paranoïa et le crime ne font qu'un. Dans *Rituel du mépris*, le personnage principal se doit de réinventer sa propre enfance afin d'éviter de se perdre à jamais dans une souffrance physique et mentale intolérable. Par ailleurs, Volodine multiplie les points de vue et les indices comme dans *Biographie com-*

parée de Jorian Murgrave. La réalité se brouille à l'intérieur de multiples labyrinthes, bien que la privation sensorielle est parfois à l'origine de ces intrigues fabuleuses. Il est souvent question d'enquêtes, de fugues, de défaites et d'idées perdues dans ces livres où la menace politique demeure constante. Au fil d'*Un navire de nulle part*, l'inspecteur Kokoi doit rétablir l'ordre dans une Petrograde méconnaissable alors que les grandes vertus du communisme semblent bel et bien à la dérive. Ailleurs, au centre de *Des enfers fabuleux*, un étrange emboîtement transforme le réel en rêves contradictoires.

En plus de créer des imaginaires déroutants, Volodine possède une écriture d'une force poétique remarquable. Dans l'horizon du post-exotisme (une esthétique propre à l'auteur de Lisbonne, dernière marge), rien n'est stable à travers cette menace constante d'un chaos révolutionnaire. Loin d'un nihilisme désolatoire, la complexité de ces narrations entraîne le lecteur dans un lieu où le mensonge, la détresse et le vide intérieur deviennent une sorte de prophétie visionnaire. Sans contredit, ces livres démontrent que Volodine se situe nettement en marge des pratiques courantes en littérature française. Un monde qu'il faut ainsi apprivoiser par soi-même dans ces textes fondateurs autour d'une quête révélatrice. Comme le mentionne le personnage principal de *Rituel du mépris*: curiosité, insolence, inconscience, stupidité: c'était peut-être aussi contre cela que protestaient mes ombres, captives dans les miroirs magiques, et désireuses de me faire part de leurs quatre-vingt-dix années d'expérience à venir et de sagesse.

BIOGRAPHIE COMPARÉE DE JORIAN MURGRAVE UN NAVIRE DE NULLE PART RITUEL DU MÉPRIS ET DES ENFERS FABULEUX

Antoine Volodine
Dénœl,
coll. «Des heures durant»
Paris, 2003, 781 pages

ÉCHOS

Quinzaine Jacques Ferron

(Le Devoir) — À l'Assomption, du 9 au 20 février, le grand public pourra, grâce à une série d'activités, mieux découvrir l'œuvre de Jacques Ferron. À la librairie L'Embellire, on présente les œuvres et des manuscrits de l'auteur du *Ciel de Québec*. Au collège de l'Assomption, dans la vieille chapelle, il y aura projection du *Cabinet du docteur Ferron*, un documentaire poétique signé Jean-Daniel Lafond. Aussi au programme, plusieurs lectures des lettres de l'écrivain. Près de deux décennies après sa mort, Ferron ne cesse d'attirer l'attention et de susciter de nouvelles passions. Au point où les activités dérivées de l'œuvre peuvent parfois apparaître un peu curieuses: qu'est-ce au juste, par exemple, qu'un «servi dans l'ambiance Ferron»? Pour plus d'information: Yolande Gingras (450) 589-1455 ou Luc Gauvreau (450) 526-3767.

Lire plus, lire mieux, lire...

N U I T

Le magazine québécois sur les littératures écrites ou traduites en français

Au sommaire du numéro 93
Jacques Languirand et son théâtre
par P. Boivin; une entrevue
avec Louise Dupré par L. Amyot;

des articles: Imre Kertész
par J. Quinn; les différentes
formes du bouddhisme par M. Peterson;

Sébastien Japrisot par H. Gaudreau;
Mario Bergeron par L. Laplante;

«Écrivains méconnus du XX^e siècle»:
Pierre Bost par F. Ouellet;

«Le livre jamais lu» par G. Brulotte.

En librairie le 30 janvier

Exclusivités Internet www.nuitblanche.com

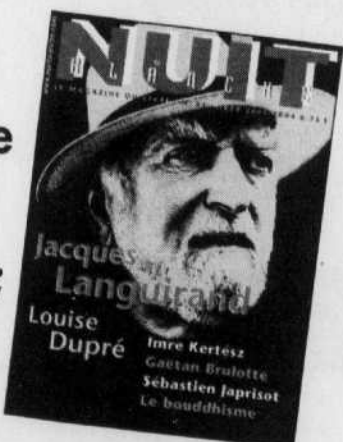
Max Gallo et les fondements de l'Europe
et la rubrique «Littérature jeunesse» par L. Laplante

offrez-vous un abonnement
4 numéros pour 26,17\$ (t.t.c.)

Nom: Prénom:
Adresse:
Ville: Code postal:
Tél.: Courriel:
 Ci-joint mon paiement par chèque
 Par carte de crédit Visa n°:

Date d'expiration:

Envoyez votre chèque à l'ordre de Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355
Courrier électronique: nuitblanche@nuiblanche.com



MICHEL BIBAUD
Épîtres, satires,
chansons, épigrammes
et autres pièces de vers
présentation de Bernard Pozier



LES HERBES ROUGES / COLL. «FIVE O'CLOCK»

232 p., 14,95 \$

ESSAIS

Les deux Paul Martin



Louis Cornellier

Des élections fédérales, semble-t-il, auront lieu au printemps et, pour l'heure, on voit mal qui pourrait empêcher Paul Martin de les remporter haut la main. D'un point de vue québécois, la chose ne laisse pas de surprendre. Comment expliquer en effet la relative popularité, en nos terres, de ce politicien sans vision qui appartient à un parti plus que réfractaire aux demandes traditionnelles du Québec? Les Québécois tentés de lui accorder leur vote verraient-ils en lui un moindre mal?

Paul Martin, pourtant, n'est pas vraiment intéressant. Orateur aux discours creux et politicien obsédé par l'approche gestionnaire et par le pouvoir, il se démarque mal de son prédécesseur, qui n'enchantait plus grand monde. L'homme, dit-on, serait «*avenant, intellectuellement curieux et plein de savoir-vivre*». Qualifié par certains de «*séducteur en série*», il charmerait, dit-on encore, tous ceux qu'il rencontre en faisant semblant de les écouter, mais toutefois, il n'en ferait toujours qu'à sa tête, qui est bien plus celle d'un p.-d.g. que celle d'un politicien au service du public.

Intéressant, donc, Paul Martin? Peut-être pas. Mais important, certainement, et c'est la raison pour laquelle le solide essai que lui consacre le journaliste canadien-anglais Murray Dobbin s'avère, lui, franchement fascinant.

Analyse détaillée de la carrière de l'actuel premier ministre du Canada, Paul Martin, un PDG à la barre se présente surtout comme un réquisitoire contre un politicien racoleur à la double personnalité: celle du citoyen concerné et à l'écoute, fils d'un libéral à tendance social-démocrate, et celle du froid p.-d.g. qui «*rationnalise*» les entreprises en difficulté. Comme l'écrit Dobbin: «*Paul Martin le p.-d.g. peut vous servir la main dans votre quartier, mais c'est de Bay Street qu'il prend ses ordres.*»

Créature, en quelque sorte, de Paul Desmarais, qui en a fait un des hauts dirigeants de Power Corporation dans les années 60, Paul Martin s'est rapidement imposé

comme un gestionnaire habile à «*résoudre des crises d'endettement par l'attrition plutôt que par des stratégies de croissance*». Acheteur, en 1981, de Canada Steamship Lines (CSL), alors propriété de Desmarais, il ne tardera pas, même s'il affirme avoir «*toujours suivi les règles*», à faire preuve d'un sens de l'éthique tout relatif. «*En choisissant ces mots, Paul Martin affirme que son entreprise n'est pas seulement éthique selon les normes moyennes mais qu'elle est exemplaire. Pourtant, les témoignages sur les comportements antisociaux, l'évasion fiscale, les infractions relatives à l'environnement et à la sécurité, de même que les associations louches en Indonésie, démontrent exactement le contraire.*»

Quand, enfin, en 2003, afin de respecter les lois relatives aux conflits d'intérêts chez les ministres du cabinet, il se départira, au profit de ses fils, de CSL, ce sera à contrecoeur, comme s'il comprenait mal pourquoi il devait le faire. De plus, pour illustrer l'éthique affairiste de Martin, Dobbin va même jusqu'à soulever le rôle indéterminé qu'aurait pu jouer l'homme d'affaires dans le scandale du sang contaminé dans les années 80, alors qu'il était membre du conseil de la Corporation de développement du Canada: «*Les produits sanguins contaminés qui ont causé tant de morts et de souffrances ont été fournis par les Laboratoires Connaught à la Croix-*

Rouge canadienne pendant les années où Paul Martin siégeait à son conseil.» Toutefois, les enquêtes à ce sujet, faut-il le préciser, n'ont pas mis Martin en cause.

L'œuvre de l'homme d'affaires, écrit Dobbin, annonce celle du ministre des Finances: «*L'immersion prolongée de Paul Martin dans le monde des affaires et sa longue carrière de p.-d.g. ont créé un fossé infranchissable entre le libéralisme social de son père et sa dévotion à des principes et à une ligne d'action inspirés des milieux d'affaires.*»

Élu en 1988, Paul Martin, dans l'opposition, jouait le digne héritier de son père. Le livre rouge, ce fameux programme électoral libéral de 1993 dont il fut l'un des principaux rédacteurs, prônait d'ailleurs une politique de croissance, de création d'emplois, et plaidait en faveur du développement durable, de l'abolition de la TPS et de la révision du libre-échange.

Le vrai programme libéral, précise toutefois Dobbin, était tout autre et avait été décidé en secret à la conférence d'Aylmer, en 1991. Tablant sur le spectre du déficit qui ferait plus tard l'objet d'une campagne médiatique orchestrée, il prônait plutôt une approche monétariste (taux d'intérêt élevés pour juguler l'inflation) assortie d'un programme néolibéral de restructuration de l'État. Sous les pressions du FMI et du *Globe and Mail* et avec l'appui de Jean Chrétien qui avait choisi de laisser en place la bureaucratie de l'ère Mulroney, Martin s'est donc attelé à transformer le Canada, «*de faisant passer d'une nation gouvernée par la volonté démocratique de ses citoyens exprimée par leur gouvernement à une économie de marché gérée par le gouvernement.*»

Les suites de ce programme de «*réingénierie*» (le mot et la chose, au Québec, sont désormais célèbres) sont connues: réduction brutale des paiements de transfert aux provinces en vertu de la logique selon laquelle il faut serrer les programmes sociaux pour les sauver, saccage de l'assurance-chômage, création d'une main-d'œuvre flexible dans un contexte de chômage élevé et imposition de l'approche commerciale à tous

les ministères: «*Qu'il s'agisse d'éducation postsecondaire, de protection de la santé et d'environnement, les mandats traditionnels de ces ministères ont été soumis au filtre de la politique commerciale qui vise à faire du gouvernement une agence de promotion des échanges commerciaux.*»

Le déficit, dont il fallait se préoccuper, aurait pourtant pu être enrayer autrement, par une politique de croissance plus progressiste et moins dommageable pour le rôle de l'État. Il aurait pour cela fallu que Martin soit autre chose qu'un homme de main des milieux d'affaires, dont le mandat était moins de vaincre le déficit que de restructurer l'État. La preuve: à l'heure des surplus, le ministre des Finances réduisait les impôts des plus riches et s'attaquait à la dette au lieu de renouer avec sa supposée fibre sociale. «*Si l'on applique les propres critères de Paul Martin, ajoute Dobbin, on peut conclure à un échec: le Canada n'est pas plus avancé en ce qui a trait aux nouveaux investissements étrangers productifs, au nombre de sièges sociaux au pays, à l'accroissement de la productivité ou au niveau de vie des Canadiens. Dans les faits, nous avons même régressé.*»

Allons-nous laisser ce p.-d.g., tenté par un projet d'intégration en profondeur de l'économie canadienne à l'économie états-unienne, gouverner le Canada au cours des prochaines années? Pour l'avenir du pays, refusons le cynisme et allons voter pour lui barrer la route, conclut Dobbin qui, n'étant ni québécois ni membre du Bloc québécois, ne pourra être accusé de boudoirie séparatiste. C'est pour le Canada en entier que ce p.-d.g. est une menace.

louiscornellier@parroinfo.net

PAUL MARTIN, UN PDG À LA BARRE

Murray Dobbin
Traduit de l'anglais par Michel Tanguay
Écosociété
Montréal, 2004, 264 pages

PHILOSOPHIE

La musique du chaos

GEORGES LEROUX

Le titre, *La Forme poétique du monde*, est repris de Novalis, mais comme Friedrich Schlegel l'écrivait à son frère au sujet du mot «romantique», il faudrait encore des milliers de pages pour l'expliquer. Chacun voit facilement ce qui est classique — le fronton des temples grecs, la clarté de la raison, la forme sonate de Haydn —, mais quand on commence à vouloir comprendre l'émotion, la turbulence de la nature, on se convainc rapidement que la raison n'y suffira pas. Le concept est protégé, et l'ensemble des textes et des œuvres sur lesquels il est construit si vaste et si diversifié qu'on en vient souvent, par lassitude sans doute, à se replier sur les stéréotypes. Le romantisme? Le contraire de la raison, l'exaltation échevelée, la mystique de la nature. Cette anthologie fait la preuve qu'on peut être plus précis.

Elle est l'œuvre d'un trio de traducteurs chevronnés, experts tous les trois du domaine allemand et pilotés par le Québécois Charles Le Blanc, lui-même déjà bien connu pour ses traductions de Lichtenberg et de Schlegel, pour ne rien dire de ses remarquables traductions de Kierkegaard. Leur pari est complexe et rigoureux. Parce que le romantisme est à la fois littéraire, artistique et philosophique, il fallait choisir sans trahir la complexité. Les textes répertoriés ici proviennent tous du domaine allemand et sont d'abord des témoins importants du mouvement philosophique qui, de Herder et Jacobi, conduit à Schelling, Hegel, Fichte, les frères Schlegel et quelques autres. Mais le portrait serait bien sûr incomplet si ce romantisme principalement rattaché à Iena n'était assorti de textes provenant de poètes, et c'est ainsi que le corps de l'anthologie est traversé d'éclairs provenant de l'œuvre de

Goethe, de Novalis et de Hölderlin. Ce romantisme littéraire est déjà bien accessible, notamment dans les deux volumes de traductions publiés dans la collection de la Pléiade, — et aussi dans l'anthologie publiée par Jean Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe (*L'Absolu littéraire*, Éditions du Seuil, 1978) —, et la décision de donner ici à la philosophie toute sa place lui apporte un complément essentiel. La complexité du programme philosophique du romantisme, comme Charles Le Blanc l'explique dans une introduction d'une grande clarté, tient au fait qu'il entend entièrement renouveler la connaissance et produire une esthétique de la totalité. On a tort de toujours le ramener à son ambition esthétique, ce programme est aussi un système de la nature, une doctrine de la raison, une métaphysique de l'absolu.

Chacune des grandes sections de l'ouvrage est placée sous la responsabilité de l'un des traducteurs, qui l'introduit et commente les textes présentés à la suite en traduction. En fin de volume, les auteurs ont regroupé la chronologie, la bibliographie et un index très utile. L'esthétique conserve bien sûr sa place éminente, avec des chapitres sur la poésie et la musique, mais on sera heureux de découvrir une section exceptionnelle sur la science, préparée par Laurent Margantin. Le romantisme est certes associé depuis toujours à une doctrine des formes, mais le lecteur le comprend mieux en allant ici à la rencontre de pages peu connues sur la médecine, la pensée de l'organisme, la théorie de l'histoire comme science,

pour ne rien dire d'un texte de Carus sur la physiognomonie des montagnes. Les romantiques n'étaient pas tous cacochymes, ils respiraient l'air des hauteurs! Les sections sur la religion et le sentiment, sur l'histoire et la politique, sont également très bien montées, et quand on relit Novalis écrivant: «*Il me semble que de l'abysse un écho répond à notre deuil...*», on a plaisir à se retrouver sur le terrain le plus connu, celui du sentiment indéfinissable, de la nostalgie.

Le romantisme allemand fut aussi une histoire d'amitiés indéfectibles, on n'a qu'à penser à Novalis et à Friedrich Schlegel. Mais cette expérience, fondée au point de départ sur une fraternité, fut bien plus qu'une forme de vie: elle fut aussi une condition philosophique, la démarche romantique se fondant sur une ouverture ininterrompue à l'autre, sur une

volonté de porter sa formation (la sienne et celle de l'autre) aux limites de l'échange. C'est ainsi que ce livre nous offre de magnifiques lettres, mais aussi des fragments inachevés qui furent souvent au point de départ des propositions commu-

niquées pour continuer l'échange. Le romantisme comme apprentissage de la pensée ensemble, comme confiance dans la réciprocité de l'écriture? C'est ce que soutiennent ici les auteurs, qui y retrouvent une haute exigence éthique, un devoir d'humanité.

Le grand bienfait d'une entreprise de ce genre est de proposer un parcours, de rendre possible un portrait qui dépasse les clichés. Walter Benjamin, qui avait bien travaillé le romantisme, faisait remarquer que la philosophie en est pénétrée par l'idéal d'une «*infinité de la connexion*». L'expression est juste, elle touche l'ambition démesurée de faire système, d'affronter le chaos au nom même d'une logique qui engloberait jusqu'au fragment le plus infime, jusqu'aux formes les plus extravagantes, jusqu'aux émotions les plus fugaces. Le monde est un chaos, les romantiques allemands le répèteront à l'envi, mais ce chaos produit sa musique et le romantisme consiste à l'entendre, à voir sa forme poétique.

LA FORME POÉTIQUE DU MONDE

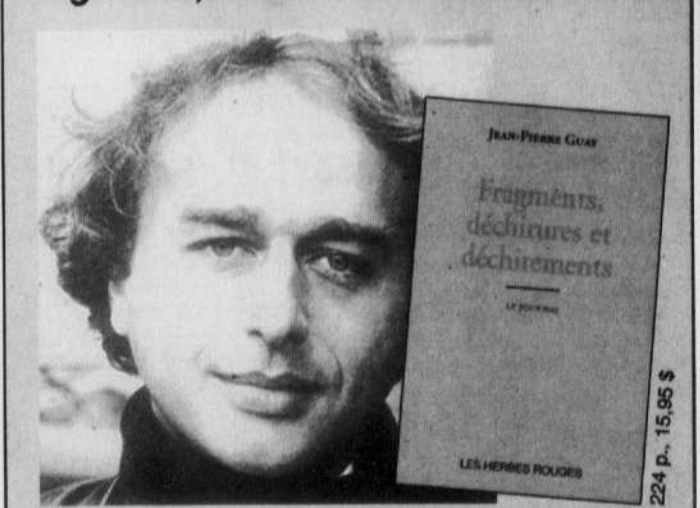
ANTHOLOGIE DU ROMANTISME ALLEMAND

Charles Le Blanc, Laurent Margantin et Olivier Schefer
José Corti
Paris, 2003, 759 pages



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831).

JEAN-PIERRE GUAY Fragments, déchirures et déchirements



«*La vie n'est pas dans les principes, elle est dans leur développement. Autrement n'importe qui pourrait faire croire qu'il est n'importe quoi.*»

LES HERBES ROUGES / JOURNAL

Olivieri librairie • bistro

L'EAU : À QUI APPARTIENT-ELLE ?

Trois spécialistes débattent de l'avenir de l'eau sur notre planète.

De la tarification à l'ALENA et du marché aux enjeux de gestion publique, ils aborderont les grandes questions économiques que suscite l'eau aujourd'hui.

Mercredi 4 février à 19 h

Réservation obligatoire : 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

DÉBAT

Participants
FRÉDÉRIC LASSERRE,
auteur de :
Eaux et territoires, PUQ

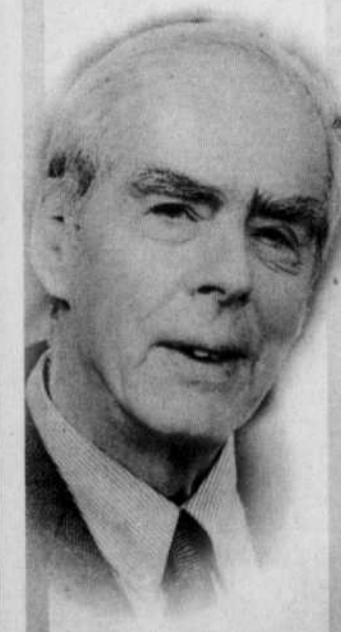
SYLVIE PAQUEROT,
auteur de : *Le statut des ressources vitales en droit international*, Bruylant

Animateur
Luc Vescovi
Président de H2O Canada

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

PUL-IQRC Hommage à Vincent Lemieux

La science politique au Québec
Le dernier des maîtres fondateurs



Sous la direction de Jean Crête

Vincent Lemieux incarne mieux que tout autre politologue au Québec le passage de l'étude idéologique et moralisatrice de la politique à l'analyse scientifique des phénomènes politiques. Nul mieux que lui ne symbolise plus adéquatement cette métamorphose de l'intellectualisme à l'expertise.

Collègues, amis et collaborateurs, par leurs contributions originales, font ressortir l'étendue et la diversité des phénomènes auxquels Vincent Lemieux s'est intéressé au cours de sa carrière universitaire. De plus, un entretien nous fait revivre l'itinéraire intellectuel de ce savant.

2-7637-8016-4, 564 pages, 45 \$

Pour de plus amples informations

Les Éditions PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 • Telex. (418) 656-3305

Dominique Gingras • pul.ulaval.ca

www.ulaval.ca/pul

LA PROSTITUTION URBAIN

Le mercredi 11 février 2004
de 19 h à 21 h
au STUDIO-THÉÂTRE
ALFRED-LALIBERTÉ
405, rue Sainte-Catherine Est

point de vue

ENTRÉE LIBRE

POUR INFORMATION :
NORMAND LEROUX
514-987-3000 POSTE 1776
COLLECTIVITE@COOPUQAM.COM

COOP UQAM
Les grands événements

BLOC-NOTES

Déclin et nostalgie

Il y a un tel effet de contraste parfois entre le thème d'un film et sa trajectoire. Prenez *Les Invasions barbares*, monté, après l'arrivée à Cannes, à l'assaut des Oscars, César et compagnie. Au milieu des paillettes et des tapis rouges qui lui collent aux bobines, on en oublie presque qu'à l'écran, le film se résumait à un personnage étendu sur un lit, pâlisant, expirant d'une image à l'autre. Le succès public, mondain, la gloire se sont greffés sur une histoire de déclin et de mort, aux antipodes de ces valeurs-là. Ainsi vont l'art et la vie!

Faut dire que le Québec n'est pas représenté sur la planète cinéma par un jeune loup de la relève. Allez vous étonner s'il n'aborde pas les lendemains qui chantent. Dans notre courte tradition cinématographique, avant Arcand, seul Gilles Carle, de douze ans son aîné, avait vraiment percé le marché étranger avec ses films. On les retrouve désormais tous deux en mode nostalgie.

Aujourd'hui, Carle, en mauvaise santé, ne tourne plus. Arcand, de son côté, témoigne de mondes en déclin. Mais ils font toujours partie de notre paysage; l'un en amont, l'autre en aval. En étirant un peu le concept des *Invasions barbares*, le héros du film se met à symboliser tous les Gilles Carle du Québec qui transportent avec eux une époque, une culture en voie de disparition.

La fin de semaine dernière, j'ai fait rimer moi aussi cinéma et maladie, pourtant loin d'Arcand et de ses *Invasions* sur leur nuage pré-oscarien. C'est le monde de Carle que j'ai visité plutôt. Lui aussi fut notre porte-étendard autrefois, en France surtout, à pleins écrans de Paris qui s'entichait des *Mâles*, au Festival de Cannes où le réalisateur de *La Mort d'un bûcheron* montrait qu'on existait et donnait envie aux étrangers de serrer dans leurs bras Bernadette ou Normande Saint-Onge.

Le Musée de la civilisation lui consacre ces temps-



Odile Tremblay

ci une exposition. Ça paraît quand même bizarre de devoir se déplacer jusqu'à Québec pour voir une expo dédiée au célèbre Abitibiien devenu si Montréalais que le carré Saint-Louis n'est pas tout à fait lui-même sans sa silhouette voûtée et sans sa Chloé pour guider ses pas.

Il va moins bien qu'autrefois, Gilles Carle, enserré dans les griffes de la maladie de Parkinson, peinant à proférer les mots qu'il connaît pourtant mais qui franchissent mal le mur de ses lèvres.

En public, Chloé Sainte-Marie, sa compagne, sa muse rousse, penchée sur lui tel un médium ou une piéta, déchiffre son visage et traduit sa pensée afin de l'offrir aux autres. Est-ce qu'il se trouve encore quelque chose pour rire de Chloé Sainte-Marie, comme au temps où elle jouait dans *La Guêpe*, le grand bide de Carle? Au fil des ans, elle a épâté tout le monde, cette fille-là, si dévouée, si loyale à son Gilles. Et puis, comme chanteuse, Chloé vole de ses propres ailes sans avoir besoin désormais de son mentor, avec un vrai talent, en plus. L'opinion publique a reviré tête à queue en sa faveur. La roue tourne parfois.

Dans cette expo condensée dans une seule pièce du musée, on remonte en accéléré le cours de la car-

rière de Carle. Que voilà pourtant une petite exposition pour un grand cinéaste! Son monde soudain mis en boîte, en concentré pur jus.

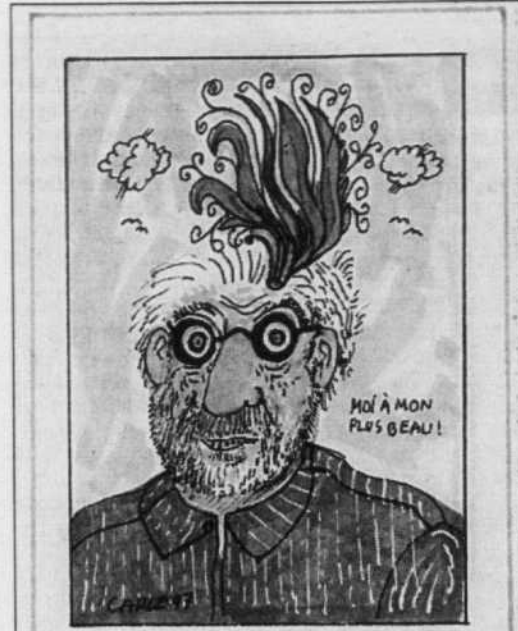
«Lettre morte / Peine perdue / Mots de mon enfance / Je ne vous verrai plus / Adieu Villon / Adieu Miron / Mots de ma jeunesse / Je ne vous chante plus», a-t-il écrit dans un poème posé là comme un regret.

Les tableaux du cinéaste peintre, si amusants, je les avais déjà vus exposés au café Charrier. Les affiches de ses films sont des classiques salués au passage comme de vieilles connaissances. Quelques prix Génie remportés par Carle se retrouvent posés sur leurs socles, au milieu des photos, des manuscrits de scénario, des lettres en attente de coup d'aile. Les écouteurs collés aux oreilles, on entend les dialogues des fragments de film qui passent en boucle sur un écran vidéo, avec toutes ses muses venues faire trois petits tours: Micheline Lanctôt, Carole Laure, Anne Létourneau, Chloé bien sûr. La voix de Gabriel Arcand lance: *«Il n'y a pas de place nulle part pour les Ovide Plouffe du monde entier.»* Léopold Z affronte la tempête de Noël et les documentaires roulent à quelques flashes. Des bribes seulement.

Il manquait tant de choses dans cette expo. Une entrevue de fond avec le cinéaste, par exemple, comme il doit pourtant exister à pleines archives de Radio-Canada, cherchant à ressusciter. Mais bon! L'intention prime ici sur le contenu.

C'est un hommage à Carle que le Musée de la civilisation offre avant tout. Et il a bien raison de donner un coup de chapeau aux créateurs de leur vivant plutôt que d'envoyer plus tard une couronne de fleurs sur leurs tombes.

Je me suis juré que si Arcand remportait une ou deux statuettes dorées lors de la soirée des Oscars, j'aurais une pensée pour les thèmes de son film parlant d'univers affaiblis, malades, si loin du clin-



Moi à mon plus beau, autoportrait de Gilles Carle, 1997.

quant d'Hollywood. Une pensée aussi pour Gilles Carle, venu avant Arcand ouvrir des voies par où s'est engouffré le cinéma québécois qui, d'hommages en honneurs, nous parle de mémoire, même quand on l'oublie.

otremblay@ledevoir.com

HISTOIRE POPULAIRE

Salut bonhomme, salut bonhomme...

ISABELLE PORTER

La Commission de la capitale nationale, les Éditions Multimondes et l'historien Jean Provencher viennent de publier un livre sur l'histoire du Carnaval de Québec dont la 50^e édition débute dans la capitale. Truffé d'anecdotes et de vieilles photos, cet ouvrage sans prétention est un joyeux condensé d'histoire populaire.

L'auteure de ces lignes n'était pourtant pas convaincue au départ. La couverture représentant un Bonhomme Carnaval entouré d'enfants aux sourires exaltés laissait présager un désagréable mélange de complaisance et de quêtinerie. Eh bien, elle avait tort: Provencher dresse un portrait plutôt fidèle de cette fête de l'hiver qui a connu des hauts et des bas avec les années. Quant à la dimension québécoise de la chose, on se plaît finalement à la voir évoluer, d'une décennie à l'autre. Au fil des pages, on s'esclaffe à la vue de vieilles photos de Bonhomme qui, disons-le, était encore plus laid alors qu'aujourd'hui. Ici, on nous rappelle l'ambiance de la rue Sainte-Thérèse où des citoyens s'étaient mobilisés pour construire un parc de sculptures de neige et les voutes Chez Ti-Père, un p'tit bar où l'on servait du caribou pour aider les «artistes» à tenir le coup. Là, on nous raconte la venue en 1969 de la princesse Grace Kelly, une amie de jeunesse de la femme du maire Lamontagne.

Canots, tacots et souque à la corde

L'historien Jean Provencher, à qui l'on doit, entre autres, la série d'ouvrages *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, nous raconte l'histoire du carnaval en ordre chronologique, de ses origines à la fin du XIX^e siècle, en passant par le lancement du premier «vrai» carnaval durant les années 1950 jusqu'à aujourd'hui. Le livre mise beaucoup sur le visuel et les encadrés. L'auteur reprend aussi beaucoup d'extraits de journaux ou encore des lettres rédigées par des amateurs enthousiastes. Ces derniers textes sont souvent languets et d'un intérêt mitigé, mais ils donnent quand même une idée de l'esprit de la fête dans son contexte. Il faut lire le journal de Francine, la duchesse de Lévy 1968, pour mesurer l'enthousiasme suscité par l'événement: *«Pendant ma séance de coiffure chez Carlin, une nouvelle des plus bouleversantes m'est transmise par mon président de duché: mon Bonhomme Carnaval ne pourra assister à mon couronnement demain soir [...] Impossible de maîtriser mon émotion.»*

Outre les duchesses et le Bonhomme, le livre évoque la fascination exercée par d'autres volets du carnaval, tels la traversée des canots sur le fleuve, qui se tient toujours aujourd'hui, les courses de tacots dans la côte Saint-Sacrement, les concours de souque à la corde ou encore la périlleuse construction du château de glace. Cela nous fait entrer en contact avec de fascinants personnages comme Gaston Fortier, réalisateur de 46 palais, ou encore Émile Martel, champion mythique de courses d'attelage de chiens.

Plus ça change, plus c'est pareil...

La lecture nous permet également de nous pencher sur la dimension plus économique de cet événement très bon enfant. Lancée et relancée pour contrer des périodes de chômage et de morosité économique, cette fête de l'hiver a plus d'une fois été menacée par des problèmes de financement et d'image. Ainsi, dès 1975, des journalistes déplorèrent le virage trop commercial entrepris par la fête, notamment dans le défilé qui était en train de devenir un simple défilé de commanditaires. Quant aux beuveries associées à ces défilés, elles ne datent pas d'hier non plus. En 1982, un rapport qualifiait déjà le carnaval d'*«orgie institutionnalisée»*.

Au bout du compte, on sort de ce livre avec une certaine nostalgie, voire le désir de peut-être renouer avec cette fête qui nous a fait apprivoiser un peu mieux le froid de la fin du mois de janvier. Froid de même, on aurait aimé savoir ce qui se cache sous le costume du Bonhomme...

LE CARNAVAL DE QUÉBEC: LA GRANDE FÊTE DE L'HIVER

Jean Provencher
Éditions Multimondes et Commission de la capitale nationale
Sainte-Foy, 2003, 128 pages



ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

En 1896, le défilé du carnaval passe devant la basilique de Québec.

VITRINE DU DISQUE

Des SACD de choix



SOURCE DEUTSCHE GRAMMOPHON

La violoniste Hilary Hahn.

La technique est plus avancée que le bon goût!

Christophe Huss

COUNTRY-FOLK

ROBINELLA AND THE CCSTRINGBAND

Robinella And The CCstringband
Columbia (Sony)

Écrire qu'à la première écoute, à la première chanson, aux premiers phonèmes, presque à la première note, on s'entiche de la très agréable voix et du très sensible art d'interpréter de Robin Ella Contreras, c'est déjà dire que le vent souffle du bon bord. Mais tout de suite après, pas le choix, faut baliser. C'est toujours réducteur, les balises, mais ça donne une idée du terrain. Du Robinella And The CCstringband, donc, cela se situe quelque part entre le bluegrass délicat d'Alison Krauss & Union Station, le swing jazz délicat du Susie Arioli Swing Band et le country-folk délicat de Dolly Parton. Notez le mot clé: délicat.

Ce disque est le troisième de Robinella And The CCstringband, le premier à l'enseigne d'une multinationale: la chanteuse et guitariste Robin Ella et son musicien de mari Cruz Contreras promettent leur bonheur de musique depuis 1997, surtout aux alentours de Knoxville, pour ne pas dire de l'université du Tennessee à Knoxville. C'est là que Robin Ella a étudié... le piano jazz, ce qui est toujours utile quand vient le temps de gratter du bluegrass. Elle a aussi été à l'école de la vie country hors Nashville, officiant en première partie des Willie Nelson, Kasey Chambers, le Del McCoury Band et assimilés.

Voilà pour les repères. Écoutez le disque, très délicatement réalisé par Russ Titleman (collaborateur de Clapton, Paul Simon et Ricky Lee Jones, entre autres). Les compositions de Robin Ella se démarquent d'emblée, même si les

quelques relectures — le country swing *Tennessee Saturday Night*, l'immortelle *Solitude* du Duke — sont plus immédiatement familières et forcément gagnantes. Il y a chez cette fille une force tranquille, un talent patent, une patte aux contours déjà bien définis, une belle fermeté dans la... délicatesse. Je fais jouer exprès le mot clé dans la serrure. Robinella And The CCstringband, c'est tout l'art d'en évoquer beaucoup à partir du moins possible. *Man Over Morning Dove*, mes préférées, sont dans le genre de petites merveilles. Instrumentation, interprétation, composition, tout y est retenue, finesse, délicatesse. Je le redis en espérant que le mot clé ouvre tout un tas de portes. Ce disque est un baume sur les gerçures de l'hiver.

Sylvain Cormier

POP

TODAY'S POP SYMPHONY

A NEW CONCEPTION OF TODAY'S HITS IN CLASSICAL STYLE

The Arabee Pop Symphony Orchestra
Under the direction of Keith Richard
Immediate Records (Fusion III)

Richard sans s à la fin. C'était au temps où Keith Richards n'était pas encore l'âme damnée du rock.

Avant la bague à tête de mort. Avant qu'il ne revendique son nom de famille en toutes lettres. C'était au temps où les Stones étaient avec les Beatles les princes de Londres la swingante et avaient pour gérant un p'tit fendant génial du nom d'Andrew Loog Oldham, lequel avait la bosse de la pub (l'image de mauvais garçons, l'antagonisme Stones-Beatles, c'était sa création) et se prenait pour le Phil Spector britannique. Pure velléité de monarque pop, Oldham avait formé dès 1964 son propre orchestre, The Andrew Loog Oldham Orchestra, histoire de faire le Spector dans son propre carré de sable. En 1966, ayant fondé l'étiquette Immediate, il redonna du service à l'orchestre, rebaptisé pompeusement The Arabee Pop Symphony Orchestra (Arabee comme dans r'n'b...), le temps de ce disque tout aussi immensément prétentieux qu'immensément oublié.

Chouette curiosité d'époque,

néanmoins. Sale copieur, Oldham y appliqua non pas la recette Spector mais la manière George Martin d'arranger les cordes pour les Beatles: imaginez six tubes de l'époque (*I Got You Babe*, *We Can Work It Out*, *In The Midnight Hour*) et six morceaux des Stones (de *Play With Fire* à *Mother's Little Helper*) tellement remodelés qu'ils ressemblent tous à *Eleanor Rigby*. En plus médiéval. Ou en plus baroque, j'y connais que dalle. C'est le plus souvent ridicule: *Rag Doll*, des Four Seasons, est plus que méconnaissable: défigurée. Mais il y a aussi quelques réussites: *Play With Fire*, ballade à mélodie minimale, se prête admirablement à l'adaptation. *Today's Pop Symphony* n'est jamais qu'une anecdote dans la grande aventure des années 60, et Keith Richards sans s n'avait rien d'autre à y voir que son nom emprunté par ce coquin d'Andrew, mais le disque est tout à fait le fond sonore qui sied lorsqu'on feuillette les pages de mode d'un *Seventeen* ou d'un *Salut les copains* de 1966. Oui, j'en ai.

S. C.

ÉLECTRO

TRIO ELÉTRICO

Echo parcours
(Fusion III)

Les branchés séduits par les boissons à base de rhum vont sans doute allumer... sur *Return Of The Coconut Groove*, la pièce qui a résonné l'été dernier dans une annonce télévisée pour un cocktail à base d'alcool très de son temps. Mais tout ça, c'est du passé, et aujourd'hui, le Trio Elétrico a bien l'intention de prouver qu'il est capable de bien plus qu'un simple habillage sonore pour un produit sans grand intérêt. En témoigne ce premier album fraîchement arrivé de Nuremberg, en Allemagne, où Peter Heider, Ekki Elétrico et Peter Hoppe, les trois éléments de cet ensemble franchement contemporain, ont décidé de faire évoluer à leur manière la musique dance de notre époque. L'intention, à l'heure de la redondance binaire, est louable mais difficile à concrétiser de façon audible. *Echo parcours* n'en est pas désagréable pour autant avec son fin mélange de sonorités latines, d'ambiance house et de trip-hop. On ne s'extasie pas. Mais on attend déjà la suite...

Fabien Deglise

DANI SICILIANO

Likes...
(Fusion III)

Elle a fait ses premières apparitions dans l'univers de la musique électro avec Matthew Herbert et son *Goodbye Swingtime* l'an dernier. Mais Dani veut désormais faire cavalier seul. Avec *Likes...*, son premier opus, la chose est maintenant réalisée, et même appréciée pour son alchimie complexe qui assemble une voix jazz et sensuelle — Holly Cole, Jerry Brown et compagnie — avec des tonalités électro que les Múm, Björk et autres Scandinaves inspirés ne détesteraient certainement pas. La sauce est hautement digeste avec une douceur toute vocale que les échantillonnages viennent un brin pimenter. Pas très compliqué. Mais il est parfois bon de se rapprocher des choses simples.

F. D.